

La démarche de Joseph Yacoub est passionnante. L'analyse est enrichie de très nombreuses citations. Le croisement permanent des étapes historiques de la problématique des droits de l'homme, notamment depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale, vient rappeler combien « *l'universalité des textes et leur adaptation à l'évolution du monde et des sociétés ne va pas de soi* ». Elle permet de montrer combien les débats de fondation furent riches et contradictoires (au sens juridique du terme). Elle permet de découvrir « *qu'il ne suffit pas de se dire universel pour l'être vraiment* », comme le montrait déjà, en 1947, une enquête de l'Unesco auprès de personnalités de notoriété mondiale, dont le Mahatma Gandhi. Elle rappelle que les deux géniteurs retenus « *par la postérité* » comme étant ceux de la Déclaration universelle des droits de l'Homme, l'américaine Eleanor Roosevelt et le français René Cassin, n'en sont pas les seuls, et que des personnalités issues de pays aussi différents que la Chine, l'Inde, le Liban, les Philippines, le Canada et le Chili en furent aussi les artisans actifs. L'ouvrage montre surtout que la question des droits de l'homme est toujours perfectible, comme a pu le révéler la conférence de Durban qui s'est tenue en l'an 2001 dans des conditions mouvementées et sous la très forte pression des grandes puissances et notamment des Etats-Unis. L'une des questions qui y furent abordées concernait notamment les effets de la « mondialisation économique » sur l'égalité raciale, ce qui prouve que la problématique des droits de l'homme ne se situe pas seulement dans la sphère des idées, mais qu'elle s'incarne et habite profondément des problèmes vivants et concrets, souvent tragiques. L'auteur montre aussi à quel point le « *droit d'ingérence illégal et sélectif* » et les méthodes internationales fondées sur l'inégalité des poids et des mesures est dramatique pour l'avancée des droits de l'homme. Joseph Yacoub propose en conclusion de lancer le chantier d'une réécriture et d'une réactualisation de la Déclaration des droits de l'homme par l'élaboration de principes fondés sur une « *articulation plus dynamique du couple Universalité/Particularité* ».

Le philosophe Michel Serres résume bien cette problématique de la dialectique de l'universel et

du particulier lorsqu'il écrit : « *N'oublie jamais le lieu d'où tu pars, mais laisse-le et rejoins l'universel. Aime le lien qui unit ta terre à la Terre, et qui fait se ressembler le proche et l'étranger.* »

Les « altermondialistes » ont pour leur part inventé une expression qui dit le même souci sous une autre forme : « *Penser globalement, agir localement* ». Le petit ouvrage tonique du philosophe allemand Rudiger Safranski s'attache à explorer le paradoxe de cette universalité qui aspire à l'unité humaine, mais qui engendre une réalité fragmentée et disloquée. Aujourd'hui, dit-il notamment, le monde n'est pas *universel* mais *pluriversel*. « *L'hystérie mondialiste* » consiste, dit-il, « *dans le sabotage, voire dans la destruction de cette capacité à différencier ce qui nous est existentiellement proche et lointain* ». Et si la réinvention des droits de l'homme, « *l'accomplissement et la liberté de l'individu* » dans le respect des spécificités forgées par l'histoire humaine, consistait justement à retrouver les fondements de l'humain dans cette « pluriversalité » ?

—RUDOLF EL-KAREH
Avril 2005

IDITH ZERTAL. *La Nation et la Mort. La Shoah dans le discours et la politique d'Israël*. PARIS, LA DÉCOUVERTE, 2004, 290 P.

En tant que Grec j'ai été élevé dans une culture presque aussi nationaliste et exclusiviste, hantée par le sentiment de persécution, que la culture israélienne. Dès mon enfance j'ai appris que tout le monde était contre la Grèce, que les ennemis héréditaires – les Turcs – ne visaient qu'une seule chose, notre destruction totale.

Dans mon enfance, j'ai fait de cauchemars peuplés de nos morts héroïques, traversés par nos suicides collectifs face aux différents ennemis. Nos saints orthodoxes martyrisés au moyen des plus horribles tortures par les infidèles hantent même aujourd'hui mes rêves d'adulte. Seul élément positif, notre passé glorieux d'il y a 2500 ans quand nous avons fondé la pensée et l'art occidentaux. Depuis lors, mise à part la relative gloire byzantine, il n'y a eu qu'horreurs, martyrs, persécutions

jusqu'à la guerre d'indépendance qui a vu notre « nation » renaître de ses « cendres » pour utiliser des mots que j'ai dû entendre d'innombrables fois lors de célébrations de fêtes nationales à l'école. Nous n'avons jamais été des bourreaux, nous avons toujours été des victimes. Alexandre « le Grand » n'a pas perpétré de massacres, il a tout simplement diffusé auprès des barbares la culture supérieure grecque. Les insurgés grecs de 1821 n'ont jamais massacré massivement les Turcs et plusieurs Juifs de la ville de Tripoli dans le Péloponnèse – à qui promesse avait été donnée de les laisser partir. L'armée grecque n'a jamais commis des horreurs et des massacres contre les populations turques en Anatolie lors de la campagne de 1919-1922. Nous avons appris tout cela à l'école. Nous étions toujours les victimes de l'histoire, même si, suite à plusieurs guerres souvent victorieuses, nous avons réussi tout au long du vingtième siècle à plus que tripler le territoire initial de notre Etat.

Pour toutes ces raisons, le livre d'Idith Zertal m'a touché profondément, m'a bouleversé. En le lisant, j'avais l'impression que je revivais les mêmes cauchemars de mon enfance, un nationalisme exclusif, une idéologie religieuse de haine, une culture de la mort qui imprègne toute la société, qui empoisonne tout, depuis la vie quotidienne jusqu'à la politique internationale.

D'une rigueur scientifique irréfutable et d'une écriture passionnante, le livre se lit d'un souffle. Idith Zertal démontre aisément comment la manipulation politique de l'Holocauste a servi d'idéologie fondatrice de l'Etat d'Israël. Manipulation faite par la droite nationaliste avec l'accord tacite ou la non-réaction active de la gauche. Ainsi, l'Holocauste ser-il à justifier non seulement le but tout à fait légitime de la fondation de l'Etat d'Israël, mais aussi les pires crimes commis vis-à-vis de populations arabes palestiniennes qui, dans cette idéologie, sont souvent assimilées aux nazis.

C'est un livre qui s'inscrit dans la ligne de pensée d'une autre grande juive, Hannah Arendt. Il s'agit, à mon sens, d'une continuation et d'un approfondissement extraordinaire du livre d'Arendt, révolutionnaire pour son époque, Eichmann à Jérusalem.

Je crois que la question la plus importante, de valeur universelle, que pose Idith Zertal est la suivante : « ... *quelle est l'économie pertinente du souvenir et de l'oubli ? De quelle quantité d'histoire ou de mémoire avons-nous besoin ? Quel genre de mémoire et pour quoi faire ?* » (p. 129).

C'est une question que toute société doit se poser. Si la mémoire que nous comptons transmettre à nos enfants est une mémoire exclusivement centrée sur la mort et les désastres, comment pourrions-nous attendre que nos enfants soient créatifs et porteurs de vie ?

En insistant sur le caractère presque exclusif de perpétuel persécuté du juif tout au long de l'histoire, avec l'Holocauste comme point culminant, la politique officielle israélienne ne risque-t-elle pas de faire oublier l'importance capitale pour la culture et la civilisation européennes des communautés juives ? Leur grand essor et leurs contributions inestimables aux progrès scientifiques et artistiques de l'humanité ? Je crois que le peuple juif mérite beaucoup plus que d'être relégué au statut de victime éternelle.

Je voudrais conclure cette présentation en insistant sur la valeur universelle du livre d'Idith Zertal. C'est un livre qui tout d'abord interpelle son propre peuple en l'invitant à se réveiller et à abandonner cette culture de mort qui imprègne toute son existence. Mais c'est aussi un livre qui s'adresse à tout être humain pensant en démontrant la stupidité et le caractère particulièrement dangereux de toute idéologie exclusive de caractère nationaliste ou religieux, Israël n'étant malheureusement pas le seul pays à souffrir de ce mal.

Je terminerai par une citation qu'Idith Zertal emprunte à Uri Orbach (p. 274) : « *Ceux qui ne souhaitent voir le monde qu'en deux couleurs, noir et noir, qu'ils gardent leur cécité pour eux-mêmes et qu'ils ne nous imposent pas leurs analogies. On ne doit pas transformer l'amère et terrible mémoire de la Shoah en fausse monnaie de nos petits trafics.* »

—PLATON MICHAILIDIS

Pseudonyme d'un fonctionnaire international, docteur en sciences politiques de l'université de Strasbourg